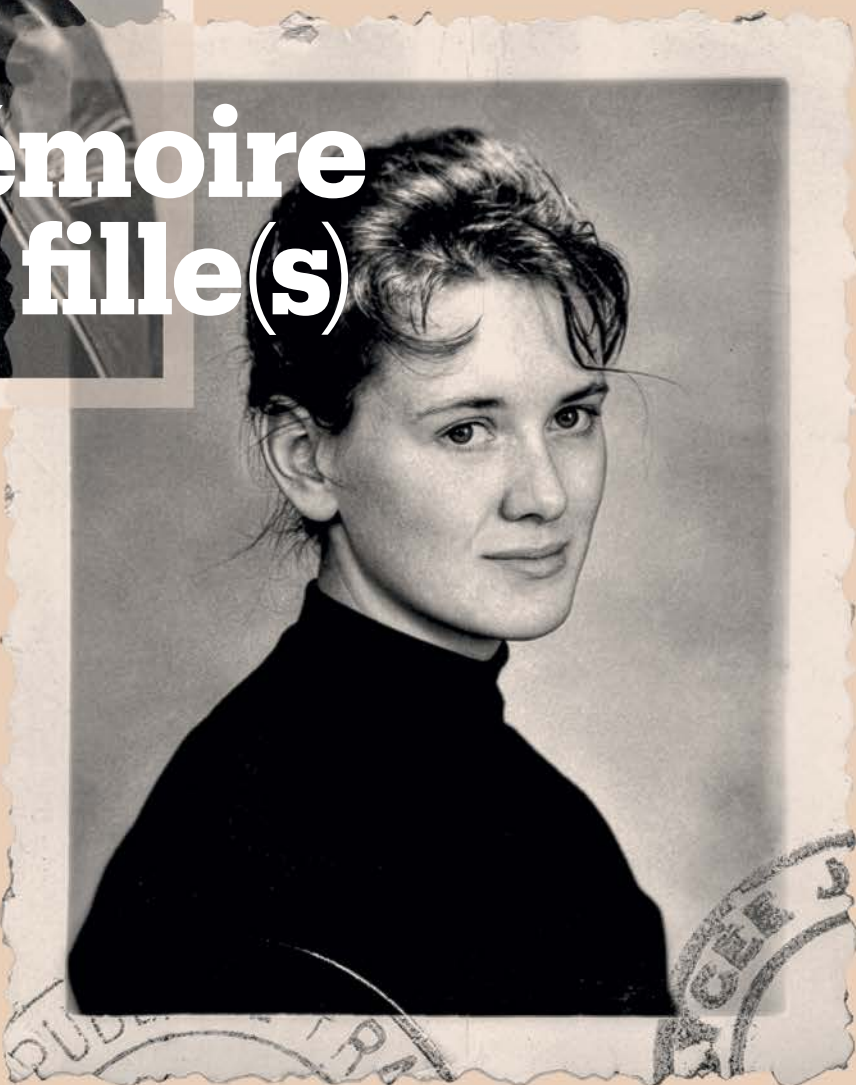




**Judith
Godrèche**

Mémoire de fille(s)

**Annie
Ernaux**



M 02773 - 4003 - F: **4,60€**



Mercrèdi 30/9/2026
Hebdomadaire|Fr
Bel/Lux 5,10€, CH 6,10 CHF
CPPAP N° 0630 C 80864



Mémoire de fille

Judith Godrèche

Une colonie de vacances marque la fin des illusions d'une jeune fille. Judith Godrèche signe une version personnelle intense de l'œuvre d'Annie Ernaux.



Annie Ernaux (jouée par Valérie Dréville), de nos jours ou presque, revient à Rouen, cette ville où elle a commencé ses études de lettres en 1960, pour une lecture sur scène, et nous voilà projetés « *cet été-là* », devant cette « *fille de 1958* », cette « *autre* » qu'elle fut avant tout le reste : sur son tournedisque, la jeune et bouillonnante Annie, pas encore 18 ans, écoute une chanson de Brassens, en hurle les paroles, fait des mines devant son miroir, pique des meringues dans l'épicerie de sa mère au rez-de-chaussée de la maison familiale, ou reprend sa meilleure copine quand celle-ci fait des

fautes grammaticales. Brusque, sûre d'elle-même et déjà amoureuse des mots, la jolie brunette à lunettes est euphorique à l'idée de quitter son « *trou* » à la campagne et son milieu populaire et catho pour être animatrice de colonie de vacances. « *Tu ne connais pas les règles* », la taquine son amie. Le mention fier, cette « *ignorante sociale* » répond : « *Je ne suis pas gourde, j'apprendrai*. » Ce qu'apprendra Annie ? Que la collectivité, y compris féminine, peut être le théâtre de micro-humiliations, mais, surtout que l'amour, celui dont on rêve grâce à la littérature, est loin, très loin, du sexe, surtout quand celui-ci se dé-

couvre, dans le mépris et la violence, avec H, le chef des animateurs qui aime beaucoup les « *nouvelles* ».

Précipité, au plus près du visage d'Annie, de quelques mois primordiaux dans une vie, et dans des années 1950 à la reconstitution certes précise, mais qui ressemblent aux années 1980 ou 2020 quand il s'agit d'être dépossédée de son corps et de ses illusions, puis, même désillusionnée, de se construire un avenir... Judith Godrèche n'adapte pas *Mémoire de fille*, d'Annie Ernaux, elle s'en empare avec une fièvre toute personnelle, et compréhensible au vu de sa propre histoire, en mettant puissamment en lumière les thèmes centraux du livre : la honte, la mémoire de cette honte, et le désir d'apparte-

La réalisatrice a confié le rôle d'Annie à sa fille, Tess Barthélemy.

nance, de reconnaissance, jusqu'à l'aveuglement. Sa mise en scène, toute de fluidité, de ruptures, et en caméra subjective – ce que regarde Annie, ce qui lui servira bien plus tard, comme chair d'écriture – capte la vie de la colonie dans tous ses mouvements : séquences douces avec les enfants, petites complicités féminines vraies ou fausses (parfaites Louise Labeque, Maïwène Barthélemy, et Anja Verderosa !), soirées festives et alcoolisées entre moniteurs. Autant

de moments sous-tendus par le piège à venir, cette violence sèche d'une « première fois » où, sans même avoir besoin de nudité, la réalisatrice autopsie la brutalité masculine.

D'autres « rapports » auront lieu, et rarement un film a été aussi franc et sensible sur une jeune fille qui veut se croire élue, et se donne dans une forme d'absence à son corps... Dire là combien Judith Godrèche a trouvé en sa propre fille, Tess Barthélemy, une interprète idéale, grands yeux écar-

quillés, tour à tour gauche, orgueilleuse, stupéfiée par son statut d'objet, puis libérée par des discours féministes, mais tragiquement pragmatique sur ce qu'elle peut devenir. Un magnifique film, jamais daté, sur le fait d'être une fille. Et de ne jamais l'oublier. ▶ *Guillemette Odicino* | France (1h57) | Scénario : J. Godrèche d'après A. Ernaux. Avec Tess Barthélemy, Victor Bonnel, Louise Labeque, Maïwène Barthélemy, Anja Verderosa.

LIRE aussi p. 26.

REPRISE

En 1998, Nanni Moretti mettait en scène sa paternité. Avec une toile de fond politique qui résonne aujourd'hui.

Le petit Pietro a désormais 30 ans... Quasiment l'âge de ce film qui raconte sa naissance. C'est à un vertige émotionnel que nous convie la ressortie en salles d'**Aprile**, de **Nanni Moretti**. Découvert en 1998, et jamais revu depuis, on en avait surtout gardé le souvenir du journal intime de la grossesse de la femme du réalisateur, de sa préparation à l'accouchement et enfin de la naissance du petit Pietro, bébé de 4,2 kilos ! Moretti était alors encore ce « splendide quadragénaire » qui hésitait entre tourner une comédie musicale sur un pâtissier trotskiste dans l'Italie des années 1950, un documentaire sur la politique italienne ou une autofiction. Des scènes nous avaient marqués comme celles où il faisait l'apologie fiévreuse de la péridurale dans les couloirs de la maternité, ou chantait à tue-tête, son bébé bien calé sur l'épaule, une chanson de Jovanotti (dont on avait illico acheté le CD).

En le revoyant aujourd'hui, c'est le versant politique qui nous frappe le plus : le film commence par l'arrivée au pouvoir de Silvio Berlusconi, le 28 mars 1994 — avec le vibrant hommage décomplexé d'un journaliste d'une de ses chaînes de télé — et finit sur un bateau de réfugiés albanais en 1996...

« Réagis, D'Alema ! Dis quelque chose de gauche ! Dis juste quelque chose ! » : cette apostrophe du personnage joué par Moretti au secrétaire des démocrates, sidéré devant la gouaille de Berlusconi lors d'un débat télévisé, est restée comme le cri désespéré de toute une génération. « Vous avez perdu la mémoire », lançait-il aux politiciens et au peuple italien séduits par le candidat de Forza Italia et oublieux du passé sombre du pays. Moretti doit continuer à le penser, alors que Giorgia Meloni fait, dans ses discours, ouvertement référence à Mussolini. Vertige émotionnel et film inépuisable.

▶ *Anne Dessuant*

| En salles.



Le réalisateur italien se filme à la fois en père survolté et en citoyen désespéré.